

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . . 13 50
Six mois. . . 26 50
Un an. . . 50 50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Annonces: la ligne. . . 20 c.
Réclames: . . . 30 c.
Faits divers: . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE & Co, 8, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Interest rates and values. Rows include 3 0/0, 4 1/2, and Emprunts (5 0/0) for the dates 25 and 26 OCTOBRE.

Table titled 'Actions Banque de France' listing various bank shares and their values, such as Banque de France (3852 00) and Crédit foncier (563 00).

DEPECHES COMMERCIALES

(Service particulier du Journal de Roubaix) New-York, 25 octobre. Change sur Londres 4.79; change sur Paris, 5.23. Valeur de l'or 1434/4. Café good fair, (la livre) 20 1/4. Café good Cargoes, (la livre) 20 3/4. Marché calme.

ROUBAIX 26 OCTOBRE 1873.

Bulletin du jour

La Patrie signale un fait beaucoup plus grave qu'il ne paraît tout d'abord et qu'il n'a paru sans doute même à celui qui en est l'auteur. M. Jules Ferry s'est marié lundi. M. Ferry, en sa qualité de républicain radical, est libre-penseur. L'un n'ira plus sans l'autre désormais. C'est le stigmate obligé. Aussi l'ancien et funeste maire de Paris pendant le siège a-t-il jugé que c'était assez de se marier au civil, ce qui nous permet de conclure que si M. Ferry a des enfants, ils seront grotesquement « baptisés » au civil, ce qui n'a pas de sens, et que l'odieuse fosse civile attend lui et tous les membres de sa famille.

pirateurs de la récente note des Débats, dont il est si fort question depuis deux jours. M. Dufaure n'a point l'habitude de faire des confidences à la presse sur ses projets. Il les expose lui-même. Quant à M. Léon Say, l'avis le plus acéré est resté étranger à la rédaction de la note du Journal des Débats ainsi qu'il exigeait les convenances, M. Say ne pouvant vouloir attaquer par une voie détournée la politique de M. Buffet qu'il est à même de critiquer directement tous les jours, au sein du conseil.

conçus dans un sens conforme aux présentes instructions. « Recevez, etc. » Le vice-président du conseil ministre de l'intérieur, BUFFET. Cette circulaire nous paraît dictée par une pensée très sage; les abus et les inconvénients qu'elle signale se retrouvent un peu partout.

cerné à M. R. Aymonier, pour son dictionnaire français cambodgien. M. Aristide Marc, auteur d'un essai sur le malgache a obtenu à titre d'encouragement, une somme de 500 francs. La direction de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur vient de réclamer aux préfets la production des documents nécessaires pour procéder, dès les premiers mois de 1876, à la répartition entre les départements de la neuvième annuité des subventions accordées en vertu des lois des 11 juillet 1868 et 25 juillet 1873, pour l'achèvement des chemins vicinaux.

rouge, où plus de 300 ouvriers travaillaient sans relâche. On connaît toutes les œuvres sorties de cette maison depuis quarante ans. M. Migne a rendu un véritable service à la religion en rééditant les anciens ouvrages théologiques. La Patrologie, les cours d'Écriture sainte, l'Encyclopédie Théologique de M. l'abbé Migne comptent les ouvrages par centaines. En 1868, un incendie détruisit ses ateliers et anéantit des collections considérables. La perte s'éleva, dit-on, à sept millions. Depuis cette époque, M. Migne, péniblement affecté, cherchait à réparer ses pertes; mais si le courage ne l'abandonna pas, les forces physiques lui manquèrent; et cet incendie, comme les malheurs de la dernière guerre, complétèrent la destruction de sa santé.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 27 OCTOBRE 1873. — 33 —

LE PARDON DU MOINE

PAR ROUL DE NAVERY. XVIII. LE PRÉSENT DU ROI. (Suite). — Il décorera une salle du palais, dit le Roi. — Votre Majesté me comble, dit Alonso. — Et cependant, je le vois, vous ne vous tenez pas pour satisfait? — Je l'avoue. — Que vous faut-il encore? — Votre Majesté connaît mon passé, elle sait dans quelle circonstance j'ai quitté Grenade. — Éloignez ces souvenirs, Alonso, de grâce! — Au contraire! je me dois, et je dois aux autres de ne jamais les effacer de ma mémoire. Quand Sébastien Lhano y Valdez tomba sous mon épée,

sa sœur restait orpheline... Elle a épousé un brave jeune homme que le soin de la prospérité de l'Espagne, et un amour passionné pour le Roi, jeta dans une conspiration contre le comte d'Olivarez. — Ne me parlez jamais de lui! dit Philippe IV d'une voix sévère. — Je me souviens de son nom, et je n'ai pas le droit de l'oublier. Je dois à celui que trop d'orgueil a perdu l'honneur d'avoir été présenté à Votre Majesté. Je ne sais du duc de San Lucar que sa disgrâce... Je me dois de lui rester fidèle... Le mari d'Inès Lhano y Valdez haïssait le favori, il conspirait sa perte... Il a dépensé au service de mon royal maître sa modique fortune et son repos. — Voulez-vous pour lui une place dans ma maison? — Ah! Sire, — Elle est donnée. Il pourra demain se présenter au palais. Alonso s'inclina respectueusement: — Et vous? reprit le Roi. — Je ne désire rien, Sire. — C'est de la rancune? — C'est de la discrétion. — Et si j'allais au devant de vos vœux? — Ils sont si modestes que vous ne les devinez jamais.

— Je chercherai... dit gracieusement Philippe IV. — Il tendit à Alonso une main que celui-ci baisa, puis il se retourna sur le seuil de la porte, pour dire: — A demain! Pendant une semaine, Philippe IV revint régulièrement à l'atelier. Le portrait s'achevait. Jamais l'artiste n'avait composé une œuvre plus belle. Il en était heureux sans fierté. Plus que jamais il semblait se détacher des biens de ce monde, cependant il remercia le roi avec effusion, quand il apprit que Rosalès avait quitté son cachot, et qu'Inès se trouvait complètement heureuse auprès de son mari, que le monarque semblait avoir spécialement pris sous sa protection. Sans qu'il le dit, on devinait qu'Alonso gardait un secret. Il cachait au fond de son âme une résolution arrêtée, une volonté mûrie dans la solitude et le silence. Le temps qu'il ne donnait plus à la peinture, il l'employait en bonnes œuvres, en visites dans les couvents, dans les chapelles miraculeuses. Tous ceux qui le rencontraient dans les rues le saluaient avec une vénération profonde. On n'était pas loin de le croire un saint, après lui avoir mis sur le front l'aurole d'une souffrance noblement supportée. Les taudis des malheureux le con-

naissaient plus que les palais des grands. Son nom, répété avec enthousiasme par les uns, était humblement béni par les autres. Il ne fallait plus au portrait du Roi que quelques retouches savantes, ces traits qui font la grâce d'une œuvre et ajoutent à sa perfection. Cano savait que le Roi poserait une dernière fois dans son atelier. Il ressentait plus que la joie de l'artiste dont l'œuvre s'achevait, un grand soulagement lui remplissait le cœur. C'était comme si une chaîne se brisait, et le faisait de plus en plus libre. Le matin du jour où devait s'achever le portrait de Philippe, l'abbé Diégo, le digne supérieur du couvent de Valence, eut avec son ami un long entretien. — Je vous en prie, lui dit Alonso avec l'insistance de la prière, accordez-moi ce que je vous demande, accordez-le moi tout de suite. — Nous en causerons dans quelques heures, répondit le moine. Puis, quittant la chambre d'Alonso Cano, il descendit dans son atelier. Une seconde après, le Roi parut. Le moine salua humblement et voulut se retirer. — Restez! mon père, restez! lui dit Philippe IV avec douceur. Moi qui suis l'ami de Cano, je comprends com-

bien il doit vous être cher. Pendant la durée de la séance, le roi prit plaisir à faire raconter au père Diégo les divers épisodes du séjour d'Alonso à la Chartreuse de Porta-Cœli. Le moine lui vanta alors cette magnifique statuette de saint François d'Assise, le chef-d'œuvre de la sculpture sur bois. — J'irai la voir comme on se rend à un pèlerinage, dit le Roi; en attendant, je ferai envoyer à votre chapelle une lampe d'or pour le sanctuaire. Une minute après, Alonso passa rapidement son pinceau dans l'ouverture de sa palette, plaça celle-ci sur une table, et dit au Roi: — Sire! l'artiste a fait ce qu'il a pu. — Vous avez réalisé un chef-d'œuvre, Alonso. Il me reste le droit de le payer. — Ah! Sire! s'écria l'artiste. — Alonso Cano, comte de Porta-Cœli. — Ce titre... dit le peintre. — Sera le vôtre désormais. Puis, Philippe IV ôtant un collier d'or de son cou: — Acceptez-le pour l'amour de moi. — Alonso le reçut tout tremblant; mais il oublia de l'agrafer sur son pourpoint. Le roi s'avança de deux pas,

Couvrez-vous, comte de Porta-Cœli, dit-il, vous êtes grand d'Espagne. Et le roi tendit à Alonso des parchemins auxquels pendait le sceau royal. Les courtisans, les grands seigneurs qui, ce jour-là, invités par le roi, remplassaient l'atelier, se regardaient avec stupéfaction. Jamais on n'avait vu exemple d'une faveur si soudaine et si complète. Les douleurs ressenties par l'artiste légitimement aux yeux de tous les favoris du roi. Plusieurs gentils-hommes s'avancèrent vers Alonso pour le féliciter. Mais avant qu'ils fussent parvenus jusqu'à lui, le supérieur du couvent de Valence était sorti de la pénombre dans laquelle il se tenait. Il s'avança lentement vers Alonso Cano, et lui présentant divers objets: — Voici, dit-il, le scapulaire de laine que portent les fils de saint Bruno, le rosaire de bois sur lequel ils récitent la salutation de l'ange, la corde qui ceint leurs reins... — Mon père! s'écria Alonso Cano, mon père! — De chaque côté de la table se tenaient le moine et le roi. Le collier d'ordre, les parchemins se trouvaient à portée d'Alonso, comme le scapulaire et la corde du moine. L'artiste n'hésita pas,